

Aux origines du mythe de Rennes-le-Château.

Confronter la vie de l'abbé Saunière telle que les archives qui nous sont parvenues nous permettent de la reconstituer et l'histoire de Rennes telle que rapportée par Gérard de Sède, puis L'Enigme Sacrée, sous l'impulsion de Pierre Plantard ne peut, à première vue, que conduire à cette conclusion : de la simple histoire d'un modeste curé de campagne s'enrichissant, notamment, grâce à un réseau de donateurs habilement monté, de judicieux mystificateurs ont fait une complexe histoire de découverte trésorière, qu'ils devaient plus tard mâtinier de secrets d'Eglise... Or, à notre sens, cette conjecture, aujourd'hui reprise par tous les apôtres de la pensée unique — active promotrice du matérialisme — est erronée...

Une révélation initiatique plus qu'une imposture...

L'étude attentive de *L'Or de Rennes* de Gérard de Sède, et la mise en perspective de ce premier texte inspiré au journaliste par Pierre Plantard avec les suivants, puis avec *L'Enigme Sacrée*, amène le lecteur à une étonnante conclusion. Du milieu des années 1960 au début des années 1980, les «publications» successives de Pierre Plantard suivent un schéma que l'on peut difficilement qualifier autrement que d'initiastique. Chaque ouvrage postérieur développe ce qui était à peine suggéré dans l'ouvrage antérieur, et ne pouvait être alors compris. Ainsi, le fait que Jésus ait pu être à l'origine de la dynastie mérovingienne, est très discrètement suggéré dans une note de bas de page sur la Salette dans *L'Or de Rennes* (1967), toujours implicitement mais un peu plus clairement présent dans *La Race fabuleuse* (1973), et enfin affirmé dans *L'Enigme Sacrée* (1982), ouvrage sans lequel les précédentes allusions étaient absolument « invisibles ».

Cette construction extrêmement complexe, étalant sur presque vingt ans une révélation progressivement dispensée mais dont on ne peut douter qu'elle était dans l'esprit de ses « initiateurs » dès le premier instant, puisque inscrite dans *L'Or de Rennes*, ne peut que conduire à reconsidérer le sens de la mystification. Certes, il y a eu falsification de l'Histoire, et cela à un tel degré qu'il est même étonnant, si l'on s'en tient à une analyse purement rationnelle des faits, que le mythe ait pu prendre un tel envol... Mais cette mystification a un sens tout autre que celui qu'on veut bien lui prêter généralement.

Ce sens véritable du mythe qu'il est en train d'élaborer sous l'impulsion de Pierre Plantard, Gérard de Sède le livre à son lecteur au chapitre 3 de *L'Or de Rennes*. L'auteur y évoque l'embarras que doit nécessairement éprouver un homme ayant pris connaissance d'un grand secret. Pour un tel homme, dit-il, la seule issue serait «de parler en prenant soin qu'on ne puisse le comprendre...» Dans un développement aux allures de confession, il affirme que la première idée qui lui vint lorsque Plantard (qui n'est pas nommé), lui remit les parchemins soit disant retrouvés par l'abbé Saunière, c'est que, pour le gardien d'un grand secret, s'imposerait la nécessité de «forger un autre langage, créer une mer pour y jeter sans trop de risque le message qu'il tient en bouteille, c'est-à-dire, en fut-il ignorant, réinventer l'hermétisme.»

L'image de la mer à créer pour y jeter le message à délivrer exprime avec une exacte justesse quel a été le rôle de toute la mystification opérée par Plantard autour du supposé trésor de l'abbé Saunière. Une lecture attentive de *L'Or de Rennes* permet en effet d'arriver à deux conclusions. Tout d'abord, que le véritable secret de Rennes-le-Château n'est pas pécuniaire mais religieux ; ensuite que ce n'est pas à Rennes-le-Château mais à Rennes-les-Bains qu'il faut chercher : deux idées disséminées de manière récurrente et discrète dans le texte, et allant à l'encontre de son propos affirmé.

Loin d'être le texte simple que son style limpide laisse supposer, *L'Or de Rennes* est un écrit à la construction littéraire extrêmement complexe, qui doit être appréhendé par le biais de clefs de lecture bien précises — que de Sède livre à son lecteur à différentes reprises. Un des modes d'emploi de l'essai le plus précis est donné en son chapitre 2. Alors que le but de son ouvrage est d'asseoir la légende du trésor de Rennes, de Sède y consigne : «...la légende recourt aux mêmes procédés d'occultations que le rêve : rébus, jeux de mots, parétymologie, erreurs de détail commises exprès, figuration de notions abstraites par des personnages ou inversement, etc.» En somme, il justifie donc les nombreuses altérations de *L'Or de Rennes* en leur conférant un sens symbolique, faisant par la même de l'ouvrage une fable à décrypter, que l'auteur — qui a appartenu au mouvement Surréaliste — était particulièrement apte à composer.

Lu de cette sorte, *L'Or de Rennes*, ainsi que les productions dites apocryphes déposées dans le même temps à la BNF par Pierre Plantard, délivrent un message pour le moins surprenant. Par différentes insinuations et un habile jeu d'intertextualité entre les différentes productions, est affirmée l'idée que la tombe du Christ se trouve à Rennes-les-Bains. Ainsi, si *Le Serpent Rouge* évoque très explicitement la présence de la tombe de Marie-Madeleine à Rennes-les-Bains (elle est visible, nous dit l'auteur de l'hermétique texte, depuis les ruines de Blanchefort...), *Au pays de la Reine blanche*, explique que dans la pensée médiévale on associait les trois rochers gardant l'entrée de Rennes-les-Bains aux trois rois Mages. Les trois rois mages entourant Jésus, l'auteur signifie implicitement que les trois rochers entourent également Jésus... Quant à Gérard de Sède, il fait, lui aussi, différentes allusions à la sépulture du Christ, allusions décelables dès lors qu'on applique la grille de lecture donnée. L'une des manières de coder, à savoir l'erreur de détail volontaire, nous permet ainsi de comprendre une particularité pour le moins frappante de son commentaire du fameux collage de l'abbé Saunière évoquant l'année 1891. Alors que le collage nous montre l'enfant Jésus adoré par les mages, et un autre enfant porté aux cieux dans un linge par des anges, Gérard de Sède parle, pour évoquer ce linge, de « linceul », faute de langage incompréhensible si l'on ne voit derrière elle un sens *autre*...

Cette compréhension symbolique du propos de Gérard de Sède permet de passer au travers de la mystification et d'atteindre le véritable sens de son propos, qui, invariablement, est le même. «...quand Rivière quitta son ami expirant, il était blême et bouleversé. Son émotion ne fut pas fugitive : il devint renfermé, taciturne, muet ; jusqu'à sa mort, on ne le vit plus jamais rire. Quel terrible secret avait-il reçu en confidence ? Ou quel abîme spirituel avait-il vu s'ouvrir devant lui ?», note ainsi Gérard de Sède à propos de la confession que Saunière fit à son confrère l'abbé Rivière peu avant de s'éteindre. Cette affirmation, sans fondement aucun, a sans doute été inventée de toute pièce, et son sens ne peut-être compris que si on la considère comme un symbole qu'il faut déchiffrer en se rappelant les principes de lecture énoncés précédemment. Or, si au moment des faits, l'abbé Rivière était curé d'Espérazza, on trouve dans l'église du dit village, précisément à côté d'une plaque de marbre noire commémorant le souvenir de l'abbé Rivière, une grotte de rocaille artificielle enfermant le tombeau du Christ...

Nouveaux éléments de preuve...

La structure même de « son œuvre » suffirait à prouver qu'en créant le mythe du trésor de Rennes-le-Château, Pierre Plantard était en possession d'un message qu'il a cherché à transmettre sous le couvert du symbole. Récemment (le 25 novembre 2006), différents extraits de correspondances entre Philippe de Chérisey et sa compagne, rédigées alors que Chérisey et Plantard travaillaient à *L'Or de Rennes*, ont été publiés sur Internet (<http://www.portail-rennes-le-chateau.com/cherisey/cherisey.htm>) qui vont dans le sens de cette affirmation. Les extraits en question ont été fournis par un chercheur se cachant sous le pseudonyme de Valérien Ariès. La question de leur authenticité se pose évidemment, mais leur contenu correspond à ce point aux conclusions auxquelles nous étions arrivés dans *L'Affaire de Rennes-le-Château* et que nous venons de résumer ici que nous entourons de peu de soupçons ces nouveaux éléments versés au dossier du « mythe »...

Parmi les extraits publiés, deux nous intéressent particulièrement.

Le premier est un *post-scriptum* d'une lettre datée du 6 novembre 1964 : « Sainte Madeleine fut ramenée en France à une époque très ancienne. D'anciennes traditions plus ou moins légendaires font état d'un pèlerinage à son sépulcre. A l'arrivée des "infidèles" on la sortit de son sépulcre d'albâtre pour la mettre à l'abri dans un sépulcre de marbre. On ne l'a jamais retrouvée. Certains prétendent qu'elle est dans une grotte à flanc de montagne, à proximité d'une route et l'on donne même les dimensions de cette grotte (29 x 24 x 4). Le bon roi René d'Anjou fit faire des fouilles en Provence en 1448 ; il n'y a pas preuve qu'elles aient abouti.

» Il ne peut y avoir de confusion sur la personne car deux saintes seulement ont porté le nom de Madeleine (la seconde est hors de question, elle vécut au XVII^e siècle et porte le nom de sœur Catherine en religion) il faut bien que ce soit celle qui répandit un parfum d'ambre sur le Christ, pleure au calvaire. Elle avait, dit-on, de fort beaux cheveux qui lui servirent d'appât lors de sa vie pécheresse et de manteau pour couvrir sa nudité quand elle se fut retirée dans une caverne.

» Que crois tu que j'aille chercher à Rennes le Château ? Prie pour moi. Si je réussis je n'aurai pas le droit d'en parler. »

Le second, daté du 2 avril 1965, fait tout aussi clairement allusion aux recherches menées par Chérisey et Plantard sur le terrain pour retrouver la sépulture de Marie-Madeleine : « Dix jours, enfin onze, et je reviens. Sans doute, mais n'en parle à personne, je repartirai pour quatre jours dans les Pyrénées avec Plantard voir si Madeleine se laisse approcher et puis, maintenant que le livre est fini, il y a eu de nouvelles découvertes qu'il faut vérifier.... »

Ces deux extraits établissent donc clairement quel était le but réel des investigations des deux hommes. Surtout, ils confirment la valeur que nous donnons à leur mystification. L'interdiction de parler qu'évoque Chérisey le 6 novembre 1964 est, de ce point de vue, à mettre en relation avec ce passage déjà cité de *L'Or de Rennes* où Gérard de Sède explique que pour un homme ayant découvert un grand secret, la seule issue est «de parler en prenant soin qu'on ne puisse le comprendre...», donc, sous le voile du symbole.

A l'origine du mythe...

Le message crypté inséré dans le « mythe du curé aux milliards » pose la question de son origine... S'il est indubitablement lié à des recherches sur le terrain, et à une très certaine découverte — s'il n'est donc pas le fruit d'une imposture mais relève d'une volonté de *transmettre* — il faut s'interroger sur l'impulsion première qui conduisit Plantard et Chérisey à chercher la tombe de Marie-Madeleine dans la région de Rennes-les-Bains...

Dans *L'Or de Rennes* les diverses allusions à Emma Calvé et aux milieux ésotériques soit disant impliqués dans l'Affaire Saunière laissent clairement entendre que la démarche des mystificateurs tout comme leur découverte sont liées à une tradition ésotérique — ou, tout au moins, au milieu ésotérique, et plus particulièrement à l'Eglise Gnostique de Jules Doinel sur lequel, en l'évoquant discrètement, Gérard de Sède attire (selon un principe fréquemment utilisé dans son ouvrage) l'attention.

De tous les cercles ésotériques cités par de Sède il n'en est en effet qu'un qui a pu être, temporellement et géographiquement, en contact avec l'abbé Saunière, c'est l'Eglise Gnostique. Alors que le prêtre officie à Rennes, de nombreux membres de l'Eglise Gnostique gravitent autour et dans le petit village, et, pour la plupart, sont même en relation avec le prêtre ! Déodat Roché réside à Arque, et fréquente Saunière. A Rennes-le-Château même loge Prosper Estieu, instituteur, grand défenseur de la cause occitane, et initié à la gnose par Roché. Jules Doinel, lui même, demande à être nommé évêque d'Alet... Et il faut très certainement encore ajouter à cette liste Ernest Cros, qui fréquenta régulièrement l'abbé Saunière entre 1892 et 1917 à l'occasion de ses congés et qui, selon les souvenirs de l'abbé Mazière, se réclamait de l'« idéologie johannite », détail qui, à notre sens, pourrait marquer son appartenance aux mouvements gnostiques évoluant dans la région de Rennes à cette époque, lesquels se réclamaient de la même idéologie.

Or, le parcours du fondateur du mouvement incite à penser qu'il se livra à de véritables recherches dans la Haute Vallée.

Jules Doinel est archiviste à Orléans, lorsque, en 1888, il découvre une charte de 1022 rédigée par un chanoine brûlé peu après avoir été convaincu d'hérésie. S'intéressant à l'hérésie en question, Doinel découvre le catharisme, et, à travers lui, la gnose antique. Favorisé de visions, persuadé d'avoir retrouvé là le christianisme originel, il constitue ainsi vers 1890 une Eglise Gnostique qui entend bien faire des émules. Très rapidement, pourtant, Doinel va renier son œuvre, et feindre un retour au catholicisme des plus ostensibles en adhérant au labarum anti-maçonnique, et en publiant un ouvrage dirigé contre l'église qu'il avait fondée : *Lucifer démasqué*...

Tout laisse penser que ce revirement pour le moins surprenant relève d'une habile mise en scène destinée à infiltrer les milieux catholiques audois, et, par ceux-là, accéder à certaines archives. En effet, quittant Orléans peu après ce revirement radical, Doinel gagne Carcassonne, où il est nommé archiviste le 14 février 1896. Si son choix est singulier pour quelqu'un qui cherche à oublier l'hérésie cathare dans laquelle il s'est par mégarde conforté, d'autres détails sont tout aussi troublants. Doinel arrive en effet à Carcassonne avec une lettre de recommandation destinée à l'introduire auprès de Mgr Billard, démarche pour le moins surprenante pour un laïque...

Datée du 18 mars 1896, cette lettre est signée par un certain Louis Branchereau, alors Supérieur du Séminaire d'Orléans, et, le détail est à noter, prêtre affilié à l'Ordre de Saint-Sulpice, dont il manqua de peu d'être le supérieur général en 1875. Cette appartenance lui vaudra de voir, le 26 décembre 1913, ses funérailles se dérouler en la fameuse église parisienne... et, une fois de plus, relie directement le « mythe » créé par Plantard à Jules Doinel.

Les circonstances évoquées laissent supposer que la lettre de Louis Branchereau permit à Doinel de s'introduire en différentes archives ecclésiastiques et de mener en terre audoise un véritable travail d'investigation dont la nature est difficile à établir de manière exacte, sinon que ce travail a trait au « trésor » des Cathares, terme sur lequel nous ne mettons bien sûr pas un sens *matériel*.

Nous avons déjà démontré par ailleurs que le lien évident entre l'« invention » de la tombe de Marie-Madeleine en Provence et la lutte contre l'hérésie cathare devait amener à la

conclusion que les hérétiques véhiculaient certaines traditions sur la tombe de Marie-Madeleine et son contenu...

Or plusieurs membres de l'Eglise Gnostique pensaient que le corps du Christ avait été ramené dans le Sud de la Gaule par Marie-Madeleine et y avait été enterré... L'un des plus hauts représentants du cercle, le Docteur Fugairon, l'écrit noir sur blanc dans le numéro de Juin 1897 de *L'Initiation*, à l'occasion d'un article de sa main que nous avons déjà cité.

Il s'inspire ici d'un ouvrage précédant de dix ans son propre écrit, historiquement la plus ancienne mention faisant *explicitement* état de la présence de la tombe du Christ dans le Sud de la France que nous ayons découvert à ce jour...

Il s'agit de tout un développement du *Christ socialiste* de Louis Martin, paru en 1886, et réédité un an plus tard sous le titre *Les évangiles sans Dieu*, chez Dentu et Cie, à Paris. L'auteur y affirme sa certitude que Marie-Madeleine n'ayant pu laisser le corps du Christ en Terre Sainte, elle le ramena avec elle en Provence, et l'y cacha, venant par la suite journellement se recueillir sur sa dépouille... ainsi que le fait que Jésus et Marie-Madeleine étaient amants, et que du Christ la sainte avait eu un enfant auquel Marie-Madeleine donna le jour en Gaule, un thème que devait bien plus tard utiliser Pierre Plantard !

Pour conclure...

Que la tombe du Christ se trouve dans le Sud de la France, d'autres indices plus anciens vont dans ce sens. Il n'est pas de notre propos ici de les évoquer, nous l'avons fait ailleurs. La finalité du présent article était de démontrer, ou de tenter de le faire, que le « mythe » créé par Pierre Plantard et son entourage relève d'un processus bien plus complexe que certains voudraient le faire croire, qu'il ne naît pas de la supposée et pratique mythomanie d'un homme, mais s'inscrit dans une tradition — dont nous avons prouvé la manifestation autour de Rennes-le-Château à la toute fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Que le « mythe de Rennes » n'est donc pas cette imposture que les *matérialistes* voudraient que l'on y voit, mais une *fable* destinée à éveiller à une vérité que les Maîtres de ce Monde cherchent à dérober aux hommes depuis trop longtemps et qui aspire, aujourd'hui, à être mise au jour...

Christian Doumergue.

Note : La brièveté de l'article nous interdisait, ici, de développer certains points que nous n'avons fait qu'effleurer. Le lecteur désireux d'approfondissement pourra se reporter à notre ouvrage *L'Affaire de Rennes-le-Château* paru en deux tomes aux éditions Arqa, où chacun des points à peine développés ici est traité en profondeur...